

Théâtre

par Émile H. Malet

Passages de témoin(s)

Le drame de la Shoah a ses grands auteurs (Wiesel, Kertész, Appenfeld, Primo Levi), souvent témoins de cette « passion génocidaire » d'une Europe qui chercha dans les bas-fonds de son histoire de quoi assouvir les penchants meurtriers d'hommes et de femmes ordinaires. Ces témoins littéraires qui vécurent le mal dans leur chair concentrationnaire ont produit une œuvre considérable et qui faisait injonction de se souvenir des crimes de l'homme pour chercher à éviter la répétition du traumatisme. Ont-ils été écoutés ? Le politique s'en est en tout cas inspiré pour bâtir une Europe du « plus jamais ça », c'est-à-dire de la mise hors la loi de toute guerre d'extermination et de stigmatiser ces crimes contre l'humanité partout où ils se produisent. Si à la défunte Allemagne nazie a succédé une nouvelle Allemagne démocratique et recentralisant une part de la splendeur culturelle de la Mitteleuropa, le monde continue à aller mal, à se livrer au mal et à faire mal à nos consciences civilisées. Y compris au cœur de l'Europe (Balkans) et en Europe orientale où nationalismes, xénophobie et conflits ethniques se poursuivent sans fin.

Mais comme la vie passe et continue, la mémoire de la Shoah paraît s'écrire autrement et le théâtre est bien souvent la résonance de cette transformation littéraire. Mieux qu'au cinéma où l'emportent les images fortes et un marketing onéreux, même si des cinéastes comme Lanzmann, Benigni et Spielberg ont talentueusement filmé des pages sombres de l'histoire européenne, le théâtre prolonge le travail de mémoire de la Shoah avec une écriture « polyglotte ». Le langage se ressource des métaphores et des rêves, des sombres actualités et des souffrances mnésiques, des générations entremêlées et des vies brisées, des résistances et de l'espérance. Ce que donnent à voir trois grands moments de théâtre, il en est d'autres qu'on pourrait recenser, qui font écho à la Shoah à travers l'absurde comportement des hommes : *L'enfant rêve* de Hanoeh Levin, la destruction par la haine : *Inconnu à cette adresse* de Kressmann Taylor, et le passé-présent de la mémoire qui cherche à se dérober : *Objet perdu* de Daniel Keene.

Le grand dramaturge israélien Hanoeh Levin prend pour témoin de la violence du monde un enfant qui dort et dont le réveil est ponctué par des catastrophes humaines : le père sauvagement abattu, l'abandon de la mère, le refoulement des émigrés, l'impossible rédemption par le messie. Tout cela rend incandescente l'histoire d'Israël et la Shoah qui précéda la création de l'État juif. Tout peut se dire dans ce théâtre sans qu'il soit nécessaire d'explicitier le dire d'hommes et de femmes qui se débattent sur une scène constamment mobile, comme en état d'apesanteur. Le metteur en scène Stéphane Braunschweig, étoile montante et prometteuse du théâtre français, accentue la fragilité de ces personnages aux prises avec des situations dramatiques en les faisant évoluer sur un décor constamment

mouvant. Comme si le vertige venait soutenir l'intenable frayeur humaine devant l'accumulation des drames. Et qui finissent par incommoder « l'enfant rêve » devant pareil spectacle de désolation.

Inconnu à cette adresse conte l'histoire d'une amitié qui tourne au drame entre un juif américain (Max) et un Allemand (Martin), jadis associés dans une galerie de peinture de San Francisco, et que l'avènement du nazisme va séparer, Martin revenant s'établir à Munich avec sa famille. Pièce célèbre d'un auteur d'origine allemande, Kressmann Taylor, écrite comme un thriller (policier) psychologique sur les ravages de la haine suscitée là encore par le chaos du monde. A travers des échanges épistolaires, datés de novembre 1932, on observe la métamorphose d'une grande amitié en haine violente et meurtrière, détruisant tout sentiment de justice et d'humanité :

Martin : « Tu dis que nous persécutons les libéraux, que nous brûlons les livres. Tu devrais te réveiller : est-ce que le chirurgien qui enlève un cancer fait preuve de ce sentimentalisme niais ? Il taille dans le vif, sans états d'âme. Oui, nous sommes cruels. La naissance est un acte brutal, notre re-naissance l'est aussi. Mais quelle jubilation de pouvoir enfin redresser la tête ! »

Max : « Je ne m'attendais pas à te voir prendre les armes pour mon peuple parce qu'il est mon peuple, mais parce que tu étais un homme épris de justice. » Le mode épistolaire choisi comme genre littéraire est aussi là comme vecteur métaphorique d'une haine qui ne peut pas être à proprement parler discursive parce que le mal poussé à son paroxysme échappe à tout dialogue. Sur la scène du Lucernaire, Xavier Béja (Max) et Guillaume Orsat (Martin) interprètent quasi digestivement leur rôle, ils s'époumonent avec une vitalité extrême pour dire ce qui ne saurait se dialoguer. La force de la haine tue tout dialogue entre les hommes avant de les détruire à leur tour. Qui ne voit, à ce degré d'incompréhension humaine, la tourmente de toute situation totalitaire qui déploie sa logique criminelle et sa cohérence despotique pour rendre l'humain inconnu à l'humain ?

Objet perdu de Daniel Keene est une narration de la mémoire qui s'essaie à l'évitement. Un vieux monsieur passe son temps à ne pas se souvenir au bar d'un bistrot avec un jeu de cartes comme objet transitionnel d'une vie perdue. Du moins, c'est ce qu'il pense, car l'intrusion d'une femme – qu'interprète avec une troublante étrangeté Catherine Hiegel – va troubler cette fausse quiétude et placer notre client de bar de nuit en situation de revisiter son passé marqué par la déportation. La brutalité du réel est ici incarnée par le train et une fumée blanche qui viennent en réminiscence des objets tragiques de la Shoah. Comme dans la pièce d'Hanoeh Levin, il y a un dédoublement des personnages et l'adulte est de toujours arrimé à l'enfance, ce clivage de l'humain exprimant à la fois l'extrême détresse face à la violence du monde, les liens de famille qui ne résistent pas aux vicissitudes de l'histoire et l'espoir que tout peut

renaître à partir de l'innocence naissante. A la différence de Stéphane Braunschweig, Didier Bezace, qui met en scène *Objet perdu*, solidifie son décor d'éléments lourds pour ajouter à la gravité : des gradins de théâtre, un train enveloppant toute la scène, un bar en Formica massif. Mais la démarche théâtrale a la même dimension d'écriture « polyglotte » qui décrit une situation aussi dramatique que la Shoah avec tout le répertoire littéraire : des pièces poétiques chez Keene, des lettres de haine chez Kressmann Taylor et le langage de l'absurde d'Hanoch Levin. On pourra épiloguer sur cette expression théâtrale de la Shoah, où le témoignage est moins connoté affectivement que dans les œuvres maîtresses de Primo Levi ou Aaron Appenfeld, sans pourtant être trahi par une esthétique liée à l'esprit du temps. Non, il s'agit à la fois d'une œuvre continuée sur la tragédie de la déportation et qui fraye de nouveaux chemins de réflexion en résonance avec le monde contemporain. « *Ce travail nous intéresse, il nous rend à nous-mêmes* », peut observer Didier Bezace en travaillant les pièces de Daniel Keene qui est venu au théâtre pour s'éprouver : « *Elles sont mon dialogue avec la réalité du théâtre et le théâtre de la réalité.* »

Plus d'un demi-siècle après la Shoah, et alors que la plupart des témoins de cette tragédie ont disparu, le travail de mémoire s'opère à partir de ces passages de témoin(s) où la réalité du monde croise des sentiments subjectifs éprouvés par des histoires singulières. Bien sûr que la subjectivité peut réserver de mauvaises surprises et, dès qu'elles surviennent, nous sommes souvent à court d'arguments pour contrer la bête qui guette et parfois resurgit. Dans les pays démocratiques, une exception précieuse dans le désordre du monde, le théâtre fait partie de ces lieux de vivre ensemble et d'écoute qui l'apparente souvent à un théâtre de vérité. Il permet d'entrevoir une prolongation du témoignage qui vibre aux battements du monde.

L'enfant rêve

Texte de Hanoch Levin

Mise en scène et scénographie :

Stéphane Braunschweig

Avec les comédiens du Théâtre national de Strasbourg

Théâtre national de la Colline, Paris,

25 avril-20 mai 2006

Objet perdu

Trois pièces courtes sur la mémoire :

le récit, la pluie, le violon

de Daniel Keene

traduction : Séverine Magois

adaptation et mise en scène de Didier Bezace

Théâtre de la Commune, Aubervilliers,

3 mai-16 juin 2006

Inconnu à cette adresse

texte de Kressmann Taylor

traduction : Michèle Lévy-Bram

mise en scène de Xavier Béja

Théâtre Le Lucernaire, Paris,

22 mars-7 mai 2006



Photo de
François Goudier